Hume Essai sur la naissance et les progrès des arts et des sciences

Traduction de Philippe Folliot

2010

(112) [1] Rien n'exige plus de finesse, dans nos enquêtes sur les affaires humaines, que de distinguer exactement ce qui est dû au *hasard* [2] et ce qui procède de *causes* ; et il n'est aucun sujet pour lequel un auteur soit plus susceptible de se tromper par des subtilités et des raffinements pleins d'erreurs. Dire qu'un événement vient du hasard coupe court à toute enquête ultérieure et laisse l'auteur dans le même état d'ignorance que celui du reste de l'humanité. Mais quand on suppose que l'événement procède de causes certaines et stables, cet auteur peut alors déployer son ingéniosité en attribuant ces causes ; et, comme un homme de quelque subtilité ne peut jamais être pris au dépourvu sur ce point, il a par là l'occasion d'enfler ses volumes et de révéler sa profonde connaissance en observant ce qui échappe au vulgaire et à l'ignorant.

C'est à la sagacité de chaque homme particulier de faire la distinction entre le hasard et les causes quand il considère chaque incident particulier mais, si je devais établir une règle générale pour nous aider dans l'application de cette distinction, elle serait la suivante : *ce qui dépend de peu de personnes doit, dans une large mesure, être attribué au hasard ou à des causes secrètes et inconnues et ce qui vient d'un grand nombre de personnes peut souvent être expliqué par des causes déterminées et connues.*

Deux raisons naturelles peuvent être attribuées à cette (113) règle. *Premièrement*, en supposant qu'un dé ait une tendance, même faible, à tomber sur une face particulière, cette tendance, bien qu'elle n'apparaisse sans doute pas pour un faible nombre de jets, prévaudra certainement si vous jetez le dé un grand nombre de fois et elle fera pencher la balance de ce côté. [3] De la même manière, quand des *causes* produisent une inclination particulière ou une passion particulière, à un moment donné, dans une population donnée, bien que de nombreux individus puissent échapper à la contagion et être gouvernés par des passions qui leur sont propres, la multitude, cependant, sera certainement saisie par l'affection commune et sera gouvernée par elle dans toutes ses actions.

Deuxièmement, ces principes ou causes qui sont propres à agir sur une multitude sont toujours d'une nature plus globale et plus durable, moins sujets aux accidents et moins influencés par le caprice et la fantaisie des individus, que ceux qui agissent seulement sur peu de gens. Les seconds sont généralement si fins et si fragiles que le plus petit incident de santé, d'éducation ou de fortune d'une personne particulière suffit à dévier leur cours et retarder leur opération. Il n'est pas possible de les réduire à des maximes ou observations générales. Leur influence, à un moment donné, ne nous donnera pas la certitude de leur influence à un autre moment, même si toutes les circonstances générales sont identiques dans les deux cas.

A en juger par cette règle, les révolutions intérieures et graduelles d'un Etat doivent être un sujet qui se prête davantage au raisonnement et à l'observation que les révolutions étrangères et violentes qui sont généralement produites par des individus et qui sont plus influencées par la fantaisie, la folie ou le caprice que par des passions et des intérêts généraux. Le déclin des Lords et l'ascension des

Communes, après les statuts d'aliénation [4] et les progrès du commerce et de l'industrie, s'expliquent plus aisément par des principes généraux que le déclin de l'Espagne et l'ascension de la monarchie française après la mort de Charles Quint. Si Henri IV, le cardinal de Richelieu et Louis XIV (114) avaient été espagnols et si Philippe II, Philippe III, Philippe IV et Charles II avaient été français, l'histoire de ces deux nations aurait été entièrement inversée.

Pour la même raison, il est plus facile d'expliquer la naissance et les progrès du commerce dans un royaume que d'y expliquer la naissance et les progrès du savoir, et un Etat qui s'appliquerait à encourager le premier serait plus assuré du succès qu'un Etat qui cultiverait le second. L'avarice, ou désir du gain, est une passion universelle qui opère tout le temps, en tout lieu et sur toutes les personnes mais la curiosité, ou amour de la connaissance, a une influence très limitée et requiert de la jeunesse, du loisir, de l'éducation, du génie et des modèles pour diriger la personne. Les libraires ne manqueront jamais tant qu'il y aura des acheteurs de livres mais il peut fréquemment y avoir des lecteurs là où il n'y a pas d'auteurs. La population nombreuse, les besoins et la liberté ont engendré le commerce en Hollande mais l'étude et l'application n'ont guère produit d'écrivains éminents.

Nous pouvons donc conclure qu'il n'est aucune tâche pour laquelle nous devons autant procéder avec précaution que celle qui consiste à retracer l'histoire des arts et des sciences, de peur d'attribuer des causes qui n'ont jamais existé et de réduire ce qui est simplement contingent [5] à des principes universels et stables. Ceux qui cultivent les arts et les sciences sont toujours peu nombreux, la passion qui les gouverne est limitée, leur goût et leur jugement délicats, facilement corrompus, ainsi que leur application sont perturbés par le plus petit accident. C'est pourquoi le hasard (les causes secrètes et inconnues) doit avoir une grande influence sur la naissance et les progrès de tous les arts raffinés.

Mais il y a une raison qui me pousse à ne pas attribuer cela au hasard. Même si les personnes qui cultivent les sciences avec un succès si étonnant qu'il attire l'admiration de la postérité sont toujours peu nombreuses, dans toutes les nations et à toutes les époques, il est impossible qu'une part du même esprit et du même (115) génie ne se soit pas préalablement diffusée dans le peuple d'où ces hommes sortent, afin de produire, former et cultiver, dès la plus tendre enfance, le goût et le jugement de ces écrivains éminents. Des esprits si raffinés ne sauraient sortir d'une masse totalement idiote. *Il y a un Dieu en nous*, dit Ovide, *qui souffle ce feu divin par lequel nous sommes animés*. [6] A toutes les époques, les poètes ont revendiqué cette inspiration. Il n'y a cependant là rien de surnaturel. Leur feu n'est pas allumé par les cieus, il ne fait que parcourir la Terre, passe d'un cœur à l'autre et brûle avec le plus d'ardeur quand les combustibles ont été les mieux préparés et les plus heureusement disposés. La question de la naissance et des progrès des arts et des sciences n'est donc pas totalement une question qui concerne le goût, le génie et l'esprit d'une minorité mais une question qui concerne tout un peuple et on peut donc la traiter, dans une certaine mesure, par des causes et des principes généraux. Je conviens que celui qui voudrait faire des recherches sur tel poète en particulier, comme par exemple Homère, qui a existé à tel endroit, à telle époque, se lancerait tête baissée dans une entreprise chimérique [7] et ne pourrait jamais traiter un tel sujet sans une multitude de subtilités et de raffinements pleins d'erreurs. Il pourrait aussi bien prétendre donner les raisons pour lesquelles des généraux particuliers comme Fabius et Scipion vécurent à

Rome à telle époque et dire pourquoi Fabius vint au monde avant Scipion. Pour de tels accidents, on ne peut donner d'autre raison que celle donnée par Horace :

- *Scit genius, natale comes, qui temperat astrum,*
- *Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum—*
- *—Quodque caput, vultu mutabilis, albus et ater.* [8]

Mais je suis persuadé que, dans de nombreux cas, on pourrait donner les raisons pour lesquelles une nation, à un moment donné, est plus savante et plus raffinée que les nations voisines. C'est du moins un sujet si curieux que ce serait dommage de l'abandonner entièrement (116) avant d'avoir découvert s'il est l'objet possible de raisonnements et si on peut le réduire à des principes généraux.

Ma première remarque sur ce point est *qu'il est impossible que les arts et les sciences, à l'origine, naissent en un peuple qui ne jouit pas des bienfaits d'un gouvernement libre.*

Dans les premiers âges du monde, quand les hommes étaient aussi barbares qu'ignorants, pour se protéger des violences et des injustices réciproques, ils se contentèrent de choisir certains gouvernants, un ou plusieurs, à qui ils faisaient implicitement confiance sans pourvoir, par des lois ou des institutions politiques, à leur sécurité contre la violence et l'injustice de ces gouvernants. Si l'autorité était concentrée en une seule personne et si le peuple, par des conquêtes ou par la voie ordinaire de la propagation, devenait une grande multitude, le monarque, se rendant compte qu'il lui était impossible, à lui seul, d'exécuter partout toutes les fonctions de la souveraineté, devait déléguer son autorité à des magistrats subalternes qui maintenaient la paix et l'ordre dans leurs districts respectifs. Comme l'expérience et l'éducation n'avaient pas encore raffiné à un degré important le jugement des hommes, le prince, dont le pouvoir était sans limites, ne songeait jamais à donner des bornes à ses ministres mais déléguait sa pleine autorité à tous ceux qu'il instituait pour gouverner une partie du peuple. Toutes les lois générales s'accompagnent d'inconvénients quand elles sont appliquées à des cas particuliers et il faut beaucoup de pénétration d'esprit et d'expérience pour s'apercevoir que ces inconvénients sont moins nombreux que ceux qui résultent des pleins pouvoirs discrétionnaires de tous les magistrats et pour discerner les lois générales qui, dans l'ensemble, s'accompagnent de peu d'inconvénients. C'est une question d'une si grande difficulté que des hommes peuvent avoir fait certains progrès, même dans les arts sublimes de la poésie et de l'éloquence, où la vivacité du génie et de l'imagination favorisent les progrès, avant d'être arrivés à un grand raffinement dans leurs (117) lois civiles, où seuls de fréquents essais et une observation diligente peuvent diriger les progrès. On ne doit donc pas supposer qu'un monarque barbare, sans instruction, avec un pouvoir sans limites, puisse jamais devenir un législateur ou songer à limiter le pouvoir de ses *Pachas* dans les provinces ou même de ses *Cadis* dans les villages. On dit que le dernier *Tsar*, pourtant de noble génie, amoureux et grand admirateur des arts européens, déclarait estimer la politique turque sur ce point et approuver les jugements sommaires des causes tels qu'on les voit dans les monarchies barbares où les juges ne sont limités par aucune méthode, aucune formalité, aucune loi. Il ne voyait pas qu'une telle pratique était contraire à tous les efforts qu'il faisait pour raffiner son peuple. Le pouvoir arbitraire, dans tous les cas, est quelque chose d'oppressant et d'avilissant mais il est totalement ruineux et intolérable quand sa portée est réduite. Il devient pire encore quand la personne qui le possède sait que la durée de son autorité est limitée et incertaine. *Habet subjectos tanquam suos; viles, ut alienos.* [9] Il gouverne les sujets avec une

pleine autorité comme s'ils étaient sa propriété mais avec négligence ou tyrannie, comme s'ils appartenaient à un autre. Des gens gouvernés de cette manière sont des esclaves, au sens plein et propre du mot, et il est impossible qu'ils puissent jamais aspirer au moindre raffinement du goût ou de la raison. Ils n'osent même pas prétendre satisfaire les besoins vitaux dans l'abondance et la sécurité.

Par conséquent, attendre que les arts et les sciences, à l'origine, naissent dans une monarchie, c'est attendre une contradiction. Avant l'apparition de ces raffinements, le monarque est ignorant et inculte et, n'ayant pas une connaissance suffisante pour prendre conscience de la nécessité d'équilibrer son gouvernement par des lois générales, il délègue son plein pouvoir à des magistrats subordonnés. Cette (118) politique barbare avilit le peuple et empêche pour toujours tous les progrès. S'il se pouvait que, avant que les sciences ne soient connues dans le monde, un monarque possédât assez de sagesse pour devenir législateur et gouverner son peuple par des lois et non par la volonté arbitraire de certains sujets, [10] il se pourrait que cette sorte de gouvernement soit le premier berceau des arts et des sciences. Mais cette supposition ne semble guère cohérente ou raisonnable.

Il peut arriver qu'une république, dans son enfance, se soutienne par quelques lois comme une monarchie barbare et confie une autorité illimitée à ses magistrats ou ses juges. Mais, outre que les fréquents votes du peuple constituent un contrôle de l'autorité, il est impossible que, avec le temps, au moins, la nécessité de restreindre l'autorité des magistrats afin de préserver la liberté ne se montre pas et ne donne pas naissance à des lois et des statuts généraux. Les consuls romains, pendant quelques temps, décidèrent de toutes les causes, sans être limités par des lois positives, jusqu'à ce que le peuple, qui portait ce joug avec impatience, créât les *decemvirs* qui promulguèrent les *Douze Tables*, un corps de lois qui, tout en n'ayant pas le volume d'un seul acte du parlement anglais, furent presque les seules lois écrites qui réglèrent la propriété et les châtements pendant plusieurs générations dans cette célèbre république. Elles étaient néanmoins suffisantes, jointes aux formes d'un gouvernement libre, pour mettre en sécurité la vie et les propriétés des citoyens, pour protéger chacun de la domination d'autrui et de la violence ou la tyrannie des concitoyens. Dans une telle situation, les sciences peuvent lever et fleurir, ce qui ne peut jamais arriver dans le théâtre de l'oppression et de l'esclavage qui résultent toujours des monarchies barbares, où le peuple seul est contraint par l'autorité des magistrats alors que les magistrats ne sont restreints par aucune loi, ni aucun statut. Un despotisme illimité de cette nature (119), tant qu'il existe, bloque efficacement tout progrès et empêche les hommes d'atteindre cette connaissance qui est requise pour les instruire des avantages qui viennent d'une meilleure politique et d'une autorité plus modérée.

Ce sont là les avantages des Etats libres. Même si une république est barbare, nécessairement, par une opération infaillible, elle fait naître la législation, même avant que l'humanité ait fait des progrès importants dans les autres sciences. De la loi, naît la sécurité ; de la sécurité, la curiosité ; et de la curiosité, la connaissance. Les derniers pas de ce progrès peuvent être plus accidentels mais les premiers sont entièrement nécessaires. Une république sans lois ne peut jamais durer. Au contraire, dans un gouvernement monarchique, la législation ne naît pas nécessairement des formes du gouvernement. La monarchie, quand elle est absolue, contient même quelque chose qui répugne à la législation. Une grande sagesse et une grande réflexion peuvent seules les réconcilier. Mais on ne peut jamais espérer un tel degré de sagesse avant de grands raffinements et de grands progrès de

la raison humaine. Ces raffinements requièrent la curiosité, la sécurité et la loi. On ne peut donc jamais s'attendre à ce que les arts et les sciences prennent leur premier essor sous des gouvernements despotiques. [11]

Il existe d'autres causes qui découragent le développement des arts raffinés sous les gouvernements despotiques, quoique je considère que l'absence de lois et la délégation des pleins pouvoirs à tous les petits magistrats constituent la cause principale. Il est certain que l'éloquence se développe plus naturellement sous les gouvernements populaires. L'émulation, aussi, dans toutes les sortes de réalisations, y doit être plus vive et (120) plus animée ; et le génie et le talent ont un champ et une carrière plus vastes. Toutes ces causes font des gouvernements libres les seules *pépinières* qui conviennent aux arts et aux sciences.

La prochaine observation que je veux faire sur ce point est *que rien n'est plus favorable à la naissance de la politesse et du savoir qu'un certain nombre d'Etats voisins et indépendants, liés par le commerce et la politique*. L'émulation qui naît naturellement parmi ces Etats voisins est une source évidente de progrès. Mais ce sur quoi je voudrais surtout insister, c'est le frein que ces territoires limités imposent au *pouvoir* et à l'*autorité*.

Les gouvernements étendus, où une seule personne a une grande influence, deviennent rapidement absolus mais les petits Etats se transforment naturellement en républiques (commonwealths). Un grand gouvernement s'habitue par degrés à la tyrannie parce que chaque acte de violence, s'exerçant sur une partie du pays distante de la plupart des autres parties, n'est pas remarqué et n'excite pas une violente fermentation. De plus, dans un grand gouvernement, même si l'ensemble est mécontent, il peut être tenu dans l'obéissance avec un peu d'habileté car chaque partie, ignorant les résolutions des autres, craint de commencer le désordre ou l'insurrection. Sans parler du respect superstitieux des princes que les hommes contractent naturellement quand ils ne voient pas souvent leur souverain et que la plupart ne le connaissent pas assez pour percevoir ses faiblesses. Et, comme de grands Etats peuvent subvenir aux dépenses destinées au faste de la majesté, il existe une sorte de fascination sur les hommes qui, naturellement, contribue à les maintenir en esclavage.

Dans un petit gouvernement, tout acte d'oppression est immédiatement connu de tout le monde et les murmures et les mécontentements qu'il provoque se communiquent facilement. L'indignation atteint des sommets parce que, dans de tels Etats, nécessairement, les sujets ne comprennent pas que la distance (121) entre eux et leur souverain est très grande. « Nul n'est un héros pour son valet de chambre », disait le Prince de Condé. [12] Il est certain que l'admiration et la familiarité sont entièrement incompatibles chez une créature mortelle. [13] Le sommeil et l'amour convainquaient Alexandre lui-même qu'il n'était pas un dieu. Mais je suppose que ceux qui le fréquentaient quotidiennement auraient pu facilement, en regardant ses innombrables faiblesses, lui donner d'autres preuves nombreuses de son humanité.

Mais les divisions en petits Etats sont favorables au savoir car elles stoppent le progrès aussi bien de l'*autorité* que du *pouvoir*. La réputation exerce souvent une fascination aussi grande sur les hommes que celle que produit la souveraineté et elle détruit de la même façon la liberté de pensée et d'examen. Mais, si un certain nombre d'Etats voisins ont de grandes relations artistiques et font ensemble du commerce, leur mutuelle jalousie les empêche d'accepter trop légèrement la loi des autres en matière de goût et de raisonnement et elle les fait examiner tout œuvre d'art avec le plus grand soin et la plus grande précision. La contagion des opinions populaires ne se fait pas aussi aisément d'un lieu à un autre. Elle est vite freinée en un Etat ou en un autre quand elle n'est pas compatible avec les préjugés dominants. Et rien, sinon la nature et la raison, [ou du moins ce qui lui ressemble beaucoup], [14] ne peut faire son chemin à travers les obstacles et unir les nations les plus rivales dans l'estime et l'admiration d'une œuvre.

La Grèce formait un groupe de petites principautés qui devinrent rapidement des républiques et, unies à la fois par leur voisinage et par les liens d'un même langage et d'un même intérêt, elles commencèrent à entretenir les relations les plus étroites dans le domaine du savoir et du commerce. Un climat heureux, une terre qui n'était pas stérile et le langage le plus étendu et le plus harmonieux : toutes ces circonstances semblaient favoriser au sein de ce peuple la naissance des arts et des sciences. Chaque cité produisait ses artistes et ses philosophes (122) qui refusaient de céder la préférence aux artistes et aux philosophes des nations voisines. Leurs disputes et leurs débats aiguisaient l'esprit des hommes. Une variété d'objets se présentait au jugement tandis que chacun disputait la préférence aux autres. Les sciences, n'étant pas écrasées par la contrainte de l'autorité, furent capables de faire des pousses si considérables qu'elles sont, même à notre époque, l'objet de notre admiration. Mais après que l'Eglise *chrétienne, catholique*, se fût répandue sur le monde civilisé et qu'elle eût absorbé tout le savoir de l'époque, étant en réalité un seul grand Etat en lui-même, unifié sous les ordres d'un chef, la variété des sectes disparut immédiatement et la philosophie péripatéticienne fut seule admise dans les écoles, ce qui déprava entièrement toutes les sortes de savoir. Mais l'humanité, ayant à la longue secoué ce joug, la situation est revenue quasiment à ce qu'elle était avant et l'Europe est actuellement, en grand, une copie du modèle miniature qu'était jadis la Grèce. Nous avons vu par plusieurs exemples les avantages de cette situation. Qu'est-ce qui a bloqué le progrès de la philosophie cartésienne pour laquelle la nation française montra un tel penchant à la fin du siècle dernier, sinon l'opposition qui lui fut faite par les autres nations d'Europe qui découvrirent rapidement les côtés faibles de cette philosophie ? L'examen le plus sévère que la théorie de Newton a subi ne vient pas de ses concitoyens mais d'étrangers et, si elle surmonte les obstacles qu'elle rencontre à présent dans toutes les parties de l'Europe, elle triomphera probablement jusqu'à la plus lointaine postérité. Les Anglais sont maintenant conscients de la licence scandaleuse de leur théâtre à cause de l'exemple de la décence et de la morale du théâtre français. Les Français sont convaincus que leur théâtre est devenu quelque peu efféminé par trop d'amour et de galanterie et ils commencent à approuver le goût plus masculin de certaines nations voisines.

(123) En Chine, il semble y avoir un fonds assez considérable de politesse et de science et, au cours de tant de siècles, on eût pu naturellement espérer qu'il mûrît en quelque chose de plus parfait et de plus fini que ce qui en est sorti. Mais la Chine est un vaste empire, parlant une seule langue, gouvernée par un seul droit, partageant les mêmes mœurs. L'autorité d'un docteur tel que Confucius se propagea facilement d'un coin de l'empire à l'autre. Nul n'eut le courage de résister au torrent de l'opinion populaire et la postérité ne fut pas assez hardie pour contester ce qui avait été accepté universellement par ses ancêtres. Cela semble être la raison naturelle pour laquelle les sciences ont fait un progrès si lent dans ce puissant empire. [15]

Si nous considérons la face du globe, des quatre parties du monde, l'Europe est la plus divisée (124) par des mers, des fleuves et des montagnes, et, de tous les pays d'Europe, c'est la Grèce. De là vient que ces régions ont été naturellement divisées en plusieurs gouvernements distincts. De là vient que les sciences naquirent en Grèce et que l'Europe ait été jusqu'à présent leur lieu de résidence le plus constant.

J'ai quelquefois été enclin à penser que des interruptions dans les périodes de savoir, si elles ne s'accompagnent pas d'une destruction des livres anciens et des archives historiques, sont plutôt favorables aux arts et aux sciences car elles brisent le progrès de l'autorité et détrônent les usurpateurs tyranniques de la raison humaine. Sur ce point, elles ont la même influence que les interruptions dans les gouvernements et les sociétés politiques. Considérez la soumission aveugle des philosophes de l'antiquité aux différents maîtres des différentes écoles et vous serez convaincu qu'on ne saurait espérer un peu de bien d'une centaine de siècles de cette philosophie servile. Même les Eclectiques, qui apparurent à l'époque d'Auguste, bien qu'ils professassent de choisir librement ce qui leur plaisait dans les différentes sectes, étaient pourtant, dans l'ensemble, aussi esclaves et dépendants que leurs frères puisqu'ils cherchaient la vérité, non dans la nature, mais dans les différentes écoles où ils supposaient qu'elle devait nécessairement se trouver, dispersée en parties sans former un seul corps. Lors de la renaissance du savoir, ces sectes de Stoïciens, d'Epicuriens, de Platoniciens et de Pythagoriciens ne purent jamais reconquérir du crédit ou de l'autorité et, en même temps, l'exemple de leur chute empêcha les hommes de se soumettre avec une déférence aveugle à ces nouvelles sectes qui tentaient d'avoir de l'ascendant sur eux.

La troisième *observation* que je ferai sur cette question de la naissance et du progrès des arts et des sciences est *Que, bien que la pépinière qui convient à ces nobles plants soit un état libre, ils peuvent cependant être transplantés dans n'importe quel gouvernement ; et qu'une république (125) est plus favorable à la croissance des sciences tandis qu'une monarchie civilisée est plus favorable à la croissance des arts raffinés.*

Equilibrer un grand Etat ou une grande société, monarchiques ou républicains, sur des lois générales est une tâche d'une si grande difficulté qu'aucun génie humain, quel que soit son ampleur, n'est capable d'accomplir par la seule force de la raison et de la réflexion. Il faut que les jugements de plusieurs hommes s'unissent pour cet ouvrage. L'expérience doit guider leur travail, le temps doit les amener à la perfection et le fait de ressentir les inconvénients leur permet de corriger les erreurs dans lesquelles ils tombent inévitablement lors de leurs premiers essais et leurs premières expériences. On voit par là qu'il est impossible que cette entreprise commence et se poursuive sous une monarchie puisqu'une telle forme de gouvernement, avant d'être civilisée, ne connaît pas d'autre secret ou d'autre politique que de confier des pouvoirs illimités à chaque gouverneur ou

magistrat et de subdiviser le peuple en classes ou ordres d'esclaves. D'une telle situation, on ne peut espérer aucun progrès dans les sciences, dans les arts libéraux, dans les lois, et guère plus dans les arts manuels et les manufactures. La barbarie et l'ignorance avec lesquelles le gouvernement commence se propage à toute la postérité et les efforts et l'ingéniosité de ces malheureux esclaves ne sauraient y mettre un terme.

Mais, bien que le droit, la source de toute sécurité et de tout bonheur, naisse tardivement dans un gouvernement et soit le lent produit de l'ordre et de la liberté, il ne se conserve pas avec la même difficulté que celle avec laquelle il fut produit. Une fois qu'il a pris racine, c'est une plante résistante qui ne peut guère périr, malgré la négligence du cultivateur ou la rigueur des saisons. Les arts du luxe, et encore plus les arts libéraux qui dépendent d'un goût ou d'un sentiment raffiné, se perdent aisément parce qu'ils sont toujours goûtés par une minorité dont le loisir, la fortune et le génie permettent de tels amusements. Mais ce qui est profitable à tous les mortels dans la vie courante, une fois (126) la découverte faite, tombe rarement dans l'oubli, sinon par la totale subversion de la société ou par des invasions barbares si furieuses qu'elles oblitérent tout souvenir des arts et de la civilité d'avant. L'imitation est aussi susceptible de transporter ces arts grossiers et plus utilitaires d'un climat à un autre et de les faire progresser plus vite que les arts raffinés, même si ces derniers ont poussé ou se sont propagés les premiers. De ces causes procèdent les monarchies civilisées, où les arts du gouvernement, d'abord inventés dans les Etats libres, se conservent pour l'avantage et la sécurité réciproques du souverain et du sujet.

Donc, quelque parfaite que puisse paraître à certains politiciens la forme monarchique, elle doit toute sa perfection à la forme républicaine et il n'est pas possible qu'un pur despotisme, établi chez un peuple barbare, puisse, par sa propre force et sa propre énergie, se raffiner et se perfectionner. Il doit emprunter ses lois, ses méthodes, ses institutions et par conséquent sa stabilité et son ordre aux gouvernements libres. Ces avantages sont le fruit exclusif des républiques. Le despotisme étendu d'une monarchie barbare, en entrant dans les détails du gouvernement aussi bien que dans les principaux points de l'administration, empêche pour toujours de tels progrès.

Dans une monarchie civilisée, le prince est le seul à ne pas avoir de freins dans l'exercice de son autorité et il possède seul un pouvoir qui n'est limité par rien, sinon par la coutume, l'exemple et le sens de son propre intérêt. Chaque ministre ou magistrat, même éminent, doit se soumettre aux lois générales qui gouvernent toute la société et doit exercer l'autorité qui lui est déléguée de la manière qui lui est prescrite. Le peuple ne dépend que du souverain pour la sécurité de ses propriétés. Le souverain est si éloigné de ses sujets et si exempt de jalousies et d'intérêts privés que cette dépendance se fait à peine sentir. Ainsi naît une espèce de gouvernement à laquelle, dans une envolée de déclamation politique, (127) nous pouvons donner le nom de *Tyrannie* mais qui, grâce à une juste et prudente administration, peut offrir une assez bonne sécurité au peuple et peut répondre à la plupart des fins de la société politique.

Mais, bien que, dans une monarchie civilisée, tout comme dans une république, le peuple connaisse une sécurité qui lui permet de jouir de ses biens, dans ces formes de gouvernement, pourtant, ceux qui possèdent l'autorité suprême disposent de nombreux honneurs et avantages qui excitent l'ambition et l'avarice des hommes. La seule différence est que, dans une république, le candidat à une fonction doit regarder vers le bas pour gagner les suffrages du peuple, tandis que, dans une monarchie, il doit tourner son attention vers le haut pour s'attirer les bonnes grâces et la

faveur des grands. Pour réussir de la première façon, il est nécessaire de se rendre *utile* par son industrie, ses capacités ou ses connaissances, pour réussir de la seconde façon, il faut se rendre *agréable* par son esprit, sa complaisance ou sa civilité. Un puissant génie réussira mieux dans les républiques, un goût raffiné réussira mieux dans les monarchies et, par conséquent, les sciences sont les fruits les plus naturels des unes et les arts raffinés les fruits les plus naturels des autres.

Sans mentionner que les monarchies, recevant l'essentiel de leur stabilité d'un respect superstitieux des prêtres et des princes, ont généralement amoindri la liberté de pensée à l'égard de la religion et de la politique et, donc, de la métaphysique et de la morale qui sont les branches les plus considérables de la science. Les mathématiques et la philosophie naturelle, qui seules demeurent, ont moitié moins de valeur.

Parmi les arts de la conversation, aucun n'est plus plaisant que cette déférence, cette civilité réciproque qui nous conduit à renoncer à nos inclinations personnelles pour celles de nos compagnons, à réfréner et cacher cette présomption et cette arrogance qui sont si naturelles à l'esprit humain. Un homme d'un bon naturel, bien éduqué, pratique la civilité envers tous ses semblables sans préméditation (128) et de façon désintéressée. Mais, afin de rendre cette qualité estimable générale dans le peuple, il semble nécessaire d'aider la disposition naturelle par quelque motif général. Quand le pouvoir s'élève du peuple jusqu'aux grands, comme dans toutes les républiques, de tels raffinements de civilité sont peu susceptibles d'être pratiqués puisque tout est, dans cette forme de gouvernement, presque au même niveau, et que les membres sont, dans une certaine mesure, indépendants les uns des autres. Le peuple a l'avantage de l'autorité de ses suffrages, les grands celui de la supériorité de leur condition. Mais, dans une monarchie civilisée, il y a une longue chaîne de dépendance qui va du prince au paysan, qui n'est pas assez forte pour rendre précaire la propriété ou pour déprimer le peuple mais qui est suffisante pour faire naître en chacun une inclination à plaire à ses supérieurs et à se former sur les modèles les plus reçus chez les gens de condition et d'éducation. La politesse des mœurs croît plus naturellement dans les monarchies et les cours et, là où elle fleurit, aucun des arts libéraux ne sera entièrement négligé ou méprisé.

Les républiques d'Europe se font à présent remarquer par leur manque de politesse. *Les bonnes manières d'un Suisse civilisé en Hollande* [16], est une expression qui désigne chez les Français la rusticité. Les Anglais, à un certain degré, tombent sous la même critique malgré leur savoir et leur génie. Et si les Vénitiens font exception à la règle, ils le doivent sans doute à leurs relations avec les autres Italiens dont la plupart des gouvernements engendrent une dépendance plus que suffisante pour civiliser leurs mœurs.

Il est difficile de prononcer un jugement sur les raffinements des républiques antiques sur ce point mais je suis enclin à soupçonner que les arts de la conversation n'étaient pas chez elles portés aussi près de la perfection que les arts de l'écriture et (129) de la composition. La grossièreté des orateurs antiques, dans de nombreux cas, est tout à fait choquante et incroyable. La vanité, aussi, n'est pas peu offensante chez les auteurs de ces époques, [17] tout comme, assez couramment, la licence et l'immodestie de leur style. *Quicumque impudicus, adulter, ganeo, manu,*

ventre, pene, bona patria laceraverat, [18] dit Salluste dans l'un des passages les plus graves et les plus moraux de son histoire. *Nam fuit ante Helenam Cunnus teterrima belli Causa*, [19] est une expression utilisée par Horace quand il recherche l'origine du bien et du mal moraux. Ovide et Lucrèce [20] sont presque aussi licencieux dans leur style que Lord Rochester, bien que les premiers fussent de charmants gentilshommes et des écrivains délicats et que le second, à cause de la corruption de la cour dans laquelle il a vécu, semble avoir rejeté toute honte et toute décence. Juvénal professait la modestie avec grand zèle mais il en donne un très mauvais exemple si nous considérons l'impudence de ses expressions.

J'oserai aussi affirmer que, parmi les anciens, il n'y avait pas beaucoup de cette délicatesse d'éducation et de cette déférence et de ce respect polis que la civilité nous oblige à exprimer ou à contrefaire devant les personnes avec qui nous sommes en relations. Cicéron fut certainement l'un des gentilshommes les plus distingués de son époque et, pourtant, j'ai souvent été choqué par le misérable portrait qu'il dresse de son ami Atticus dans les dialogues où il se présente lui-même comme interlocuteur. Ce savant et (130) vertueux Romain, dont la dignité, bien qu'il ne fût qu'un simple patricien, n'était pas inférieure à celle des autres Romains, est ici montré sous un jour plus pitoyable que l'ami de Philalèthe dans nos dialogues modernes. C'est un humble admirateur de l'orateur qui lui adresse de fréquents compliments et reçoit ses instructions avec toute la déférence qu'un écolier doit à son maître. Même Caton est traité d'une manière quelque peu cavalière dans les dialogues du *De Finibus*. [21]

L'un des détails les plus singuliers d'un dialogue réel que nous trouvons dans l'antiquité est raconté par Polybe, quand Philippe, roi de Macédoine, un prince d'esprit et de talent, rencontra Titus Flaminus, l'un des Romains les plus polis (comme nous l'apprenons par Plutarque), accompagné des ambassadeurs de presque toutes les cités grecques. L'ambassadeur étolien dit de façon très abrupte au roi qu'il parlait comme un insensé ou un fou (lèrein [22]). « C'est évident, dit sa Majesté, même pour un aveugle. » C'était une raillerie sur la cécité de son excellence. Cependant, tout cela ne passa pas les limites habituelles car la conférence ne fut pas troublée et Flaminus fut très bien diverti par ces traits d'humour. A la fin, quand Philippe demanda un peu de temps pour consulter ses amis dont aucun n'était présent, le général romain, désireux de montrer aussi son esprit, comme l'historien nous le dit, fit cette remarque : « Peut-être sont-ils absents parce que je les ai tous assassinés », ce qui était effectivement le cas. Ce manque de finesse injustifié n'est pas condamné par l'historien et ne causa pas d'autre réaction de la part de Philippe qu'un sourire sardonique, ce que nous appelons un rictus [23], et cela ne l'empêcha pas de revenir à la conférence le lendemain. Plutarque mentionne aussi cette raillerie parmi les propos agréables et des traits d'esprit de Flaminus. [24]

Le cardinal Wolsey s'excusa pour son fameux trait d'insolence *ego et rex meus, moi et mon roi*, en faisant remarquer que cette expression était (131) conforme à l'idiome latin et qu'un Romain se nommait toujours avant la personne à qui ou de qui il parlait. Cela semble cependant être un exemple du manque de civilité de ce peuple. Les anciens se faisaient une règle de mentionner d'abord dans le discours la personne de la plus haute dignité, à tel point que nous trouvons le ressort d'une jalousie et d'une querelle entre les Romains et les Etoliens dans le fait qu'un poète avait nommé les Etoliens avant les Romains en célébrant une victoire remportée par leurs forces alliées

contre les Macédoniens. C'est ainsi que Livia dégoûta Tibère en plaçant son propre nom avant le sien dans une inscription.

Dans ce monde, aucun avantage n'est pur et sans mélange. De la même manière, tout comme la politesse moderne, qui est naturellement si ornementale, tourne souvent en affectation, en fausse élégance, en dissimulation et en manque de sincérité, la simplicité antique, qui est naturellement si aimable et si touchante, dégénère en rusticité, en impolitesse, en grossièreté et en obscénité. [25]

S'il faut attribuer la politesse à l'époque moderne, la notion moderne de *galanterie*, le produit naturel des cours et des monarchies, sera probablement considérée comme la cause de ce raffinement. Personne ne nie qu'il s'agisse d'une invention moderne mais certains des plus zélés partisans de l'antiquité ont affirmé qu'elle était sotte et ridicule, à mettre au débit plutôt qu'au crédit de l'époque actuelle. Il convient d'examiner ici cette question.

La nature a implanté dans toutes les créatures vivantes une affection entre les sexes qui, même chez les animaux les plus féroces et les plus voraces, ne se limite pas à la satisfaction de l'appétit corporel, mais donne une amitié et une sympathie réciproques qui durent toute la durée de leur vie. Mieux, même dans ces espèces où la nature limite la satisfaction de cet appétit à une seule saison et à un seul objet et forme une sorte de mariage ou d'association entre un seul mâle et une seule femelle, il existe pourtant une (132) complaisance et une bienveillance visibles qui étendent et adoucissent mutuellement les affections des sexes l'un envers l'autre. [26] Cela doit être encore plus vrai chez l'homme, où la limite de l'appétit n'est pas naturelle mais soit vient accidentellement de quelque puissant charme de l'amour, soit naît à partir de réflexions sur le devoir et les convenances. Donc, rien ne saurait moins procéder de l'affectation que la passion de la galanterie. Elle est *naturelle* au plus haut degré. L'art et l'éducation, dans les cours les plus élégantes, ne produisent pas plus de changement en elle que les autres passions louables. Ils se contentent de tourner davantage l'esprit vers elle ; ils la raffinent, ils la polissent et lui donnent la grâce et l'expression qui conviennent.

Mais la galanterie est aussi *généreuse* qu'elle est *naturelle*. Corriger les vices grossiers qui nous conduisent à offenser réellement les autres est le rôle de la morale et l'objet de l'éducation la plus ordinaire. Là où *cela* n'est pas présent en un certain degré, aucune société humaine ne peut subsister. Mais, afin de rendre la conversation et les relations des esprits plus aisées et plus agréables, les bonnes manières ont été inventées et ont bien fait avancer les choses. Partout où la nature a donné à l'esprit un penchant à quelque vice ou à quelque passion désagréable pour les autres, une éducation raffinée a appris aux hommes à tourner le penchant du côté opposé et à conserver dans tout leur comportement l'apparence de sentiments différents de ceux auxquels ils sont naturellement inclinés. Ainsi, comme nous sommes communément fiers et égoïstes, enclins à nous préférer aux autres, un homme poli apprend à se conduire avec déférence envers ses compagnons et à leur céder la première place dans toutes les circonstances courantes de la vie. De la même manière, quand la situation d'une personne peut naturellement faire naître en lui un soupçon désagréable, c'est le rôle des bonnes manières de l'empêcher par un affichage étudié de sentiments directement contraires à ceux qui auraient été susceptibles de le heurter. C'est ainsi que les hommes âgés connaissent leurs (133) infirmités et craignent naturellement le mépris de la jeunesse. De là

vient que les jeunes gens bien élevés redoublent de respect et de déférence à leur égard. Les étrangers et les inconnus sont sans protection. C'est pourquoi, dans tous les pays, ils reçoivent les plus hautes civilités et on leur donne le privilège de la première place en toute compagnie. Un homme est le seigneur dans sa propre maison et ses invités, d'une certaine manière, sont assujettis à son autorité. C'est pourquoi il est toujours la personne la plus humble de la compagnie, attentive aux souhaits de chacun, se donnant toute la peine possible pour plaire, ce qui ne doit pas trahir une affection trop visible ou imposer de trop grandes contraintes aux invités. [27] La galanterie n'est qu'un exemple de la même attention généreuse. Comme la nature a donné à *l'homme* la supériorité sur la *femme* en le dotant d'une plus grande force de corps et d'esprit (sic), c'est son rôle d'atténuer cette supériorité, autant que possible, par la générosité de son comportement, par une déférence et une complaisance étudiées pour toutes ses inclinations et opinions. Les nations barbares affichent cette supériorité en réduisant leurs femmes au plus abject esclavage, en les enfermant, en les battant, en les vendant et en les tuant. Mais, dans un peuple poli, le sexe masculin montre son autorité d'une manière plus généreuse, quoique pas moins visible, par la civilité, le respect, la complaisance et, en un mot, par la galanterie. En bonne compagnie, il est inutile de demander qui est le maître du festin. L'homme qui est assis à la plus mauvaise place et qui s'efforce constamment de venir en aide à tout le monde est certainement cette personne. Il faut soit condamner ces exemples de générosité comme sots et affectés, soit admettre la galanterie avec le reste. Les anciens Moscovites épousaient leur femme avec un fouet au lieu d'une alliance. Les mêmes, (134) dans leur maison, prenaient toujours la préséance sur les étrangers, même les ambassadeurs étrangers. Ces deux exemples de leur générosité et de leur politesse sont grandement semblables.

La galanterie n'est pas moins compatible avec la *sagesse* et la *prudence* qu'avec la *nature* et la *générosité* ; et, sous des règles appropriées, elle contribue plus que toute autre invention au divertissement et à l'amélioration des jeunes gens des deux sexes [28]? Dans toutes les espèces animales, la nature a fondé sur l'amour entre les sexes leur plus douce et meilleure jouissance. Mais la satisfaction de l'appétit corporel ne suffit pas à satisfaire l'esprit et, même chez les bêtes brutes, nous voyons que leurs jeux, leurs badinages et d'autres expressions d'affection forment la plus grande partie de leur divertissement. Chez les êtres raisonnables, nous devons admettre que l'esprit y a une part considérable. Si nous privions un festin de tout le sel de la raison, du discours, de la sympathie, de l'amitié et de la gaieté, ce qui demeurerait ne mériterait guère d'être accepté, au jugement de la véritable élégance et de la véritable volupté.

Quelle meilleure école pour les mœurs que la compagnie de femmes vertueuses, où le mutuel effort de plaire polit insensiblement l'esprit, où l'exemple de la douceur et de la modestie de la femme se communique à ses admirateurs, et où la délicatesse de ce sexe met chacun en garde, de crainte de l'offenser en heurtant la décence. [29]

(135) Chez les anciens, le caractère du beau sexe était considéré comme entièrement domestique et les femmes n'étaient pas regardées comme faisant partie du monde poli ou de la bonne compagnie. C'est peut-être la véritable raison pour laquelle les anciens ne nous ont laissé aucune œuvre plaisante excellente (à moins qu'on ne puisse excepter le Banquet de Xénophon et les Dialogues de Lucien) bien que de nombreuses compositions sérieuses soient totalement inimitables. Horace condamne les railleries grossières et les froides plaisanteries de Plaute mais, bien qu'il soit l'auteur le plus facile, le plus agréable et le plus judicieux du monde, son propre talent pour le

ridicule est-il très frappant ou raffiné ? C'est donc un progrès considérable que les arts raffinés ont reçu de la galanterie et des cours où elle est née. [30]

(136) Pour abandonner cette digression et revenir à notre propos, je donnerai, à titre de *quatrième* observation sur ce sujet de la naissance et du progrès des arts et des sciences que, *quand les arts et les sciences en sont venus à la perfection dans un Etat, à partir de ce moment, ils déclinent naturellement, ou plutôt nécessairement, et ne renaissent jamais, ou rarement, dans cette nation où ils ont d'abord fleuri.*

Il faut avouer que cette maxime, bien qu'elle soit conforme à l'expérience, peut à première vue être jugée contraire à la raison. Si le génie naturel des hommes est le même à toutes les époques et dans presque tous les pays (comme cela semble être le cas), on doit grandement favoriser et cultiver ce génie en possédant des modèles dans tous les arts qui puissent régler le goût et déterminer les objets d'imitation. Les modèles que nous ont laissés les anciens ont donné naissance à tous les arts il y a environ deux siècles et ils ont puissamment favorisé leur progrès dans tous les pays d'Europe. Pourquoi n'ont-ils pas eu le même effet durant le règne de Trajan et de ses successeurs, quand ils étaient plus complets et étaient encore admirés et étudiés par tout le monde ? A une époque aussi tardive que celle de Justinien, le poète par excellence était Homère chez les Grecs, Virgile chez les latins. L'admiration de ces divins génies demeure encore, bien qu'aucun poète ne soit apparu depuis de nombreux siècles qui ait pu prétendre à juste titre les avoir imités.

Le génie d'un homme est toujours, au commencement de sa vie, aussi peu connu de lui-même que des autres et c'est seulement après de fréquents essais couronnés de succès qu'il ose se juger à la hauteur de ces entreprises dans lesquelles ont réussi ceux qui ont gagné l'admiration de l'humanité. Si sa propre nation possède déjà de nombreux modèles d'éloquence, (137) il comparera naturellement ses exercices juvéniles avec ceux de ces modèles et, conscient de la grande disproportion, il se découragera et n'envisagera jamais de rivaliser avec ces auteurs qu'il admire tant. Une noble émulation est la source de toute excellence mais l'admiration et la modestie éteignent naturellement l'émulation et nul n'est aussi enclin à un excès d'admiration et de modestie qu'un véritable grand génie.

Juste derrière l'émulation, les louanges et la gloire forment le plus grand encouragement pour les arts nobles. Un auteur est animé d'une force nouvelle quand il entend les applaudissements du monde à ses premières productions et, excité par un tel motif, il atteint souvent un point de perfection qui l'étonne autant que les autres. Mais quand les places d'honneur sont toutes occupées, ses premiers travaux ne sont que froidement reçus par le public car ils sont comparés aux productions qui, à la fois, sont meilleures en elles-mêmes et qui ont déjà l'avantage d'une réputation établie. Si Molière et Corneille, à présent, portaient à la scène leurs premières productions, qui furent jadis si bien reçues, les jeunes poètes se décourageraient en voyant l'indifférence et le dédain du public. C'est l'ignorance seule de l'époque qui a pu faire admettre le *Prince de Tyre* [31] mais c'est à lui que nous devons le *Maure*. Si *Chacun dans son humeur* avait été rejeté, nous n'aurions jamais vu *Volpone*. [32]

Il n'est peut-être pas avantageux pour une nation d'importer les arts de ses voisins s'ils sont portés à une trop grande perfection. Cela éteint l'émulation et fait baisser l'ardeur généreuse de la

jeunesse. Tant de nombreux modèles de la peinture italienne apportés en Angleterre, au lieu d'exciter nos artistes, sont la cause de leurs faibles progrès dans cet art noble. Il en fut peut-être de même à Rome quand elle reçut les arts de la Grèce. La multitude de productions raffinées en langue française, dispersée dans toute l'Allemagne et le nord, (138) empêche ces nations de cultiver leur propre langue et elles demeurent dépendantes de leurs voisines pour ces divertissements élégants.

Il est vrai que les anciens nous ont laissé des modèles dans tous les genres d'écrits, qui sont très largement dignes de notre admiration. Mais, outre qu'ils furent écrits dans une langue qui n'est connue que des érudits, outre cela, dis-je, on ne peut comparer parfaitement les esprits modernes et ceux qui vécurent dans une période si lointaine. Si Waller était né à Rome durant le règne de Tibère, ses premières productions auraient été méprisées, comparées aux odes accomplies d'Horace. Mais, dans cette île, la supériorité du poète romain ne diminue en rien la renommée de l'Anglais. Nous nous estimons suffisamment heureux que notre climat et notre langue aient pu produire ne serait-ce qu'une pâle copie d'un original aussi excellent.

En résumé, les arts et les sciences, comme certaines plantes, exigent un sol frais et, quelque riche que puisse être la terre, quelle que soit la façon dont vous cherchez à les y faire croître de nouveau, par l'art ou par les soins, une fois qu'elle est épuisée, elle ne produira plus rien de parfait ou d'accompli.

Fin

[1] Les pages indiquées entre parenthèses sont celles de notre édition de travail. (NdT)

[2] Sur le hasard, voir le *Traité de la nature humaine*, I, III, 11. (NdT)

[3] Sur la question de la probabilité et l'exemple du dé, voir le *Traité de la nature humaine*, I, III, 11. (NdT)

[4] « Le conquérant normand a fait comme Mahomet II, il a partagé les terres conquises avec ses capitaines, et n'a exigé d'eux aucune autre redevance que le service militaire. C'est ce qui a fait cette aristocratie anglaise si riche, et par là même si puissante. Jusqu'au règne de Henri VII, la portion de territoire qu'elle possédait, comparée à celle du peuple, était dans la proportion de quatre à un. Il est vrai que, dans ce cas, il faut y ajouter les biens du clergé, qui étaient, comme elle, d'origine normande. Propriétaire du sol, la noblesse maintenait le peuple dans le néant, c'est-à-dire en état de servage, et faisait trembler la royauté. Les armées de ces grandes maisons étaient plus fortes que l'armée royale. Henri VII connaissait cette puissance, puisqu'il était arrivé par elle. Aussi résolut-il de l'abattre. C'est pourquoi, (219) relâchant le lien qui existait entre les seigneurs et leurs vassaux, dissipant ces réunions de partisans ou de retainers qui vivaient dans les châteaux, toujours sous la main qui les payait, il fit tout ce qu'il put pour amener la noblesse à la cour; il rendit des statuts d'aliénation qui permettaient de l'exproprier, et qui autorisaient la noblesse elle-même à se défaire de ses biens pour soutenir un luxe effréné et se ruiner par une rivalité de folies et de splendeurs. Qu'on ajoute à cela l'expropriation des abbayes et du clergé catholique sous le règne de Henri VIII, et l'on comprendra pourquoi, à la fin de la dynastie des Tudors, la prépondérance de la propriété avait passé d'un autre côté. Les biens possédés par la bourgeoisie, comparés à ceux de la noblesse, étaient dans le rapport de neuf à un. De là un changement dans la politique; car, avec la propriété, le pouvoir devait passer aussi du côté de la bourgeoisie. Elisabeth sut prévenir cette révolution avec une extrême habileté. Mais les deux premiers Stuarts la précipitèrent. N'ayant plus la noblesse pour les soutenir et revendiquant le pouvoir absolu, ils furent renversés par le parlement bourgeois, renversé à son tour par le dictateur Cromwell. » AD. Franck : *Réformateurs et publicistes de l'Europe*, Paris 1864, pp.218,219. (NdT)

[5] La contingence, comme le hasard, renvoient chez Hume à des causes secrètes que nous ignorons : « D'autre part, comme le hasard n'est rien de réel en lui-même et, à proprement parler, n'est que la négation d'une cause, son influence sur l'esprit est contraire à celle de la causalité, et il lui est essentiel de laisser l'imagination parfaitement indifférente de considérer soit l'existence, soit la non-existence, de l'objet qui est regardé comme contingent. » *Traité de la nature humaine*, I, III, 11, traduction de Philippe Folliot, les *Classiques des Sciences Sociales*, 2006. (NdT)

[6] « Est Deus in nobis; agitante calescimus illo: Impetus hic, sacræ semina mentis habet. » Ovide, *Les fastes*, livre VI, vers 5 et 6. L'édition Desaintange, Paris, 1804, tome p.309, donne comme traduction en vers : « En nous, un Dieu demeure : un pur rayon des cieux, quand il s'agit en nous, illumine notre âme. » (NdT)

[7] J'emprunte la traduction de « chimera » par « entreprise chimérique » à la traduction anonyme du XVIIIème. (NdT)

[8] *Epîtres*, II. Charles Batteux donne comme traduction : « Le Génie le sait, ce Dieu qui règle l'étoile et le sort des humains, qui naît et meurt avec nous, serein pour les uns, noir et triste pour les autres. » *Œuvres complètes d'Horace*, tome III, Paris, 1823, p.349. (NdT)

[9] « Il nous a assujettis comme siens et avilis comme si nous appartenions à un autre. » (traduction de P. Folliot) Le texte de Tacite est légèrement différent (mais le sens demeure le même) : « nunc et subjectos nos habuit, tanquam suos ; et viles, ut alienos. » (Tacite : *Histoires*, I, XXXVII, *Œuvres complètes de Tacite*, Paris, 1808, tome 4, p.62) On trouve aussi la citation approximative de Hume dans l'*Essai sur la balance du pouvoir*. (NdT)

[10] « Fellow-subjects », littéralement consujets (comme on dit « concitoyens » dans une démocratie). (NdT)

[11] Les éditions 1742 à 1768 ajoutent : Selon le progrès nécessaire des choses, la loi doit précéder la science. Dans les républiques, la loi peut précéder la science et peut naître de la nature même du gouvernement. Dans les monarchies, elle ne naît pas de la nature du gouvernement et ne peut précéder la science. Un prince absolu, barbare, rend tous ses ministres et tous ses magistrats aussi absolus que lui-même, et il ne faut pas plus pour empêcher à jamais tout effort, toute curiosité et toute science.

[12] La formule a été prêtée à plusieurs auteurs. On la trouve par exemple dans les *Essais* de Montaigne. (NdT)

[13] Les éditions 1742 à 1753 ajoutent : « Antigone, complimenté par ses flatteurs comme une divinité et comme le fils de cette glorieuse planète qui illumine l'univers, dit : *Sur ce point, vous pouvez consulter la personne qui vide ma chaise percée.* » (NdT)

[14] Ce qui est entre crochets ne figure pas dans les éditions de 1742 et de 1748. (NdT)

[15] Si l'on nous demande comment nous pouvons concilier les principes précédents avec le bonheur, la richesse et la bonne politique des Chinois, qui ont toujours été gouvernés par un monarque et qui peuvent à peine se former l'idée d'un gouvernement libre, je répondrai que, bien que le gouvernement chinois soit une pure monarchie, il n'est pas, à proprement parler, absolu. Les Chinois n'ont pas de voisins, à l'exception des Tartares dont ils sont, dans une certaine mesure, protégés ou semblent du moins l'être par leur fameux mur et par leur supériorité en nombre. Voilà pourquoi la discipline militaire a toujours été négligée chez eux. Leurs forces régulières ne sont qu'une simple milice de la pire sorte, incapable de réprimer une insurrection dans un pays aussi peuplé. On peut donc proprement dire que l'épée est toujours dans les mains du peuple, ce qui est une contrainte suffisante pour le monarque, qui l'oblige à placer ses *mandarins* ou gouverneurs de provinces sous la contrainte de lois générales afin de prévenir ces rébellions qui – l'histoire nous l'apprend – ont été si fréquentes et si dangereuses dans ce gouvernement. Peut-être une pure monarchie de ce genre, si elle était capable de se défendre contre ses ennemis, serait-elle le meilleur des gouvernements, ayant à la fois la tranquillité qui accompagne le pouvoir royal et la modération et la liberté des assemblées populaires. (Note de Hume)

[16] C'est la politesse d'un Suisse
En Hollande civilisé. Rousseau.

[17] Il est inutile de citer Cicéron et Plin sur ce point. Ils sont bien trop connus. Mais on est un peu surpris de voir Arrien, Un écrivain très grave et très judicieux, interrompre soudainement le fil de son récit pour dire à ses lecteurs qu'il est aussi connu parmi les Grecs pour son éloquence qu'Alexandre pour les armes. Liv.I. (Note de Hume)

[18] Tous les débauchés, adultères et coureurs de tavernes avaient dilapidé les biens paternels avec la main, le ventre et le sexe. (NdT)

[19] « Avant Hélène, en effet, le Mont de Vénus fut une horrible cause de guerre. » Le mot « cunnus » désignait ou la vulve ou le pubis féminin. Il donna le mot « con ». Ma traduction se justifie par la présence d'une majuscule au mot Cunnus. (NdT)

[20] Ce poète (voir liv.iv.1165) recommande un remède extraordinaire pour se guérir de l'amour, remède qu'on ne s'attend pas à rencontrer dans un poème si élégant et si philosophique. Ce remède semble avoir été l'origine de certaines des images du Dr Swift. Les élégants Catulle et Phèdre tombent sous la même critique. (Note de Hume)

[21] Les éditions de 1742 à 1768 ajoutent : Et il est remarquable que Cicéron, grand sceptique en matière de religion, qui ne voulait pas décider quelque chose sur ce point en choisissant parmi les différentes sectes philosophiques, présente ses amis discutant sur l'existence et la nature des dieux parce que, ma foi, il n'eût pas été

convenable pour un aussi grand génie disposant de la parole de ne rien dire de décisif sur le sujet et de ne pas l'emporter en toutes choses, comme il le faisait toujours en d'autres occasions. On remarque aussi un esprit de dialogue dans les livres éloquentes du *De Oratore* et une assez bonne égalité entre les interlocuteurs mais ces orateurs sont les grands hommes de l'époque qui a précédé celle de l'auteur et il raconte la conférence comme s'il la tenait par oui-dire.

[22] En caractères grecs dans le texte. (NdT)

[23] Il s'agit bien évidemment d'un sourire forcé. Voir d'ailleurs le sens et l'origine du mot « sardonique » ou « sardonien ». (NdT)

[24] Les éditions de 1742 à 1768 ajoutent : Ce n'est qu'un compliment médiocre que celui qu'Horace présente à son ami Grosphus dans l'ode qui lui est adressée. « Personne, dit-il, n'est heureux en toutes choses et je puis jouir de certains avantages dont vous êtes privé. Vous possédez de grandes richesses et vos troupeaux couvrent les plaines de Sicile. Votre chariot est tiré par les chevaux les plus élégants et vous êtes paré de la pourpre la plus riche. Mais le sort indulgent, avec un petit héritage, m'a donné un génie subtil et m'a doté d'un mépris pour les jugements malveillants du vulgaire. » Phèdre dit à son patron Eutychus : « si tu as l'intention de lire mes œuvres, j'en serai ravi mais, si tu ne les lis pas, j'aurai au moins l'avantage de plaire à la postérité. » Je suis enclin à penser qu'un poète moderne ne se serait pas rendu coupable d'une impropriété telle que celle que l'on remarque dans l'adresse de Virgile à Auguste quand, après d'extravagantes flatteries et après avoir déifié l'empereur selon la coutume de ces temps, il place finalement ce dieu au même niveau que lui-même. « Par votre gracieux signe de tête, dit-il, rends mon entreprise heureuse et, prenant pitié avec moi de ces paysans ignorants qui ignorent l'agriculture, accorde ton influence favorable à ce travail. » Si les hommes, à cette époque, avaient été habitués à observer de telles mondanités, un écrivain aussi délicat que Virgile aurait donné un tour différent à sa phrase. La cour d'Auguste, quelque raffinée qu'elle fût, n'avait pas encore, semble-t-il, effacé les mœurs de la république.

[25] Ce paragraphe et la dernière phrase du paragraphe précédent ont été ajoutés dans l'édition de 1753. (NdT)

[26] On trouve la citation qui suit dans les éditions de 1742 à 1768 :

Tutti gli altri animai che sono in terra,
O che vivon quieti & stanno in pace,
O se vengono a rissa, & si fan guerra,
A la femina il maschio non la face:
L'orsa con l'orso al bosco sicura erra,
La leonessa appresso il Leon giace;
Con lupo vive il lupa sicura, Ne la Giuvenca ha del Torel paura.

Ariosto Canto 5.

[27] La fréquente mention chez les auteurs antiques de cette coutume de gens mal élevés qui consiste, pour le chef de famille, à manger du pain et à boire du vin meilleurs que ceux qui sont offerts aux invités n'est qu'un signe de la médiocre civilité de ces temps. Voir Juvénal. *Sat.* 5 Plin. Lib. XIV. cap. 13. Voir aussi Plin. *Epist.* Lucian : *de mercede conductis, Saturnalia*, &c. Actuellement, il n'y a guère de pays d'Europe assez peu civilisés pour admettre une telle coutume.

[28] Les éditions de 1742 à 1768 donnent : Chez tous les végétaux, on remarque une liaison constante entre la fleur et la graine et, de la même manière, dans toutes les espèces, &c.

[29] Je dois avouer que mon choix personnel me conduit à préférer la compagnie de quelques compagnons choisis avec qui je puisse profiter dans le calme et la paix de la fête de la raison, où je puisse éprouver la justesse des réflexions qui me viennent, qu'elles soient gaies ou sérieuses. Mais, comme une société aussi délicieuse ne se rencontre pas tous les jours, il me faut penser que des compagnies mêlées, sans le beau sexe, forment le divertissement le plus insipide du monde, aussi dénué de gaieté et de politesse que de sens et de raison. Rien ne peut nous garder d'un ennui excessif, sinon de beaucoup boire, ce qui est un remède pire que le mal.

[30] Le point d'honneur* est une invention moderne, comme la *galanterie*, et certains estiment qu'il est aussi utile pour raffiner les mœurs mais comment il a contribué à cet effet, je suis dans l'embarras pour l'expliquer. Entre les plus grands rustres, la conversation, en général, n'est pas infestée d'insolences qui puissent donner lieu à des duels, même selon les lois les plus raffinées de cet honneur imaginaire et les autres indécences, moindres, qui sont les plus offensantes parce qu'elles sont les plus fréquentes, ne sauraient jamais être guéries par la pratique du duel. Mais ces notions sont non seulement inutiles mais aussi pernicieuses. En séparant l'homme d'honneur de l'homme vertueux, les hommes les plus dissolus ont gagné quelque chose pour se mettre en valeur et ont pu garder bonne contenance bien qu'ils soient coupables des vices les plus honteux et les plus dangereux. Ce sont des débauchés, des dilapidateurs, qui

ne remboursent jamais les sous qu'ils doivent mais ce sont des hommes d'honneur et qui sont donc reçus comme des gentilshommes dans toutes les sociétés.

Ce sont certaines qualités de l'honneur moderne qui sont les qualités de la moralité, comme la fidélité, le respect des promesses, le fait de dire la vérité. Ces points d'honneur, M. Addison les avait en tête quand il fit dire à Juba :

L'honneur est un lien sacré, la loi des rois,
La perfection qui distingue l'esprit noble,
Qui secourt et fortifie la vertu quand il la rencontre,
Et imite ses actions là où elle n'est pas.
Il ne faut pas jouer avec l'honneur.

Ces lignes sont très belles mais je crains que M. (136) Addison ne se soit rendu coupable de l'une de ces impropriétés de sentiment qu'il a si justement reprochées aux autres** poètes. Les anciens n'avaient certainement pas une idée de l'*honneur* distinct de la *vertu*.

* Mon édition de travail n'ajoute pas "or duelling". (NdT)

** Mon édition de travail ne donne pas « our » mais « other ». De même, « on other occasions » n'est pas présent dans mon édition de travail. (NdT)

[31] De Shakespeare. (NdT)

[32] De Ben Jonson. (NdT)

[33] Le numérisateur reproduit le texte sans moderniser l'orthographe.

[34] *Est* *Deus* *in nobis;*
agitante calescimus illo: Impetus hic, sacræ semina mentis habet. Ovid. Fast. Lib.I. (Note du traducteur)

[35] Si l'on me demandait, comment je puis concilier mes principes avec le bonheur, les richesses & l'excellente police des Chinois, qui ont toujours obéi à un monarque, & sont à peine en état de se former l'idée d'un gouvernement libre ? Je répondrais que l'empire chinois, quoique monarchique, n'est pas, à proprement parler, une monarchie absolue. Cela vient de la situation du pays. Les Chinois n'ont d'autres voisins que les Tartares, contre lesquels ils sont en quelque sorte, rassurés, ou du moins semblent l'être, par leur fameux mur & par la grande supériorité de leur nombre. Voilà pourquoi ils ont toujours négligé la discipline militaire : les troupes qu'ils entretiennent ne sont que de la mauvaise milice, incapable de réprimer une révolte générale (247) dans un pays si peuplé. On peut donc dire que l'épée est toujours entre les mains du peuple, ce qui borne assez le pouvoir du monarque, pour l'obliger à prescrire, aux mandarins ou aux gouverneurs des provinces, des lois générales, propres à prévenir ces rébellions qui ont été très-fréquentes, & toujours extrêmement dangereuses dans cet empire. Une monarchie de cette espèce, pourvu qu'elle fût en état de se défendre contre les ennemis du dehors, seroit peut-être le meilleur de tous les gouvernements : on y jouiroit de toute la tranquillité que le pouvoir souverain procure ; & l'on y trouveroit, en même temps, la modération & la liberté des républiques.

[36] Le numérisateur.

[37] Rousseau.

[38] « civilisé » se rapporte à « Suisse ». (Note du numérisateur)

[39] Il seroit superflu de citer ici Cicéron & Pline, ils sont assez connus. Mais on est un peu surpris de voir Arrien, cet auteur si grave & si judicieux, interrompre brusquement le fil de sa narration, pour nous apprendre qu'il est aussi célèbre parmi les Grecs pour son éloquence, qu'Alexandre l'étoit par ses conquêtes. Lib.I.

[40] Ce poète recommande un remède contre l'amour qui est des plus extraordinaires, & que l'on ne se fût jamais attendu de trouver dans un poème aussi élégant & aussi philosophique. V. Lib.IV.v.1165. Cette idée paroît avoir suggéré au docteur Swift quelques unes de ses belles & décentes images. L'aimable Catulle, l'élégant Phèdre ne sont pas plus irréprochables à cet égard.

[41] Att. Non mihi videtur ad beatè vivendum satis posse virtutem.
Mat. herculè Bruto meo videtur, cujus ego judicium, pace tuâ dixerim, longè antepono tuo. Tusc. Quaest. Lib.V.

[42] Lib.XVII.

[43] In vitâ Flamin.

[44] En caractères grecs dans le texte. (NdT)

[45] In vitâ Flamin.

[46] ... nihil est ab omni

parte beatum.

Abstulit clarum cita mors Achillem,
longa Tithonum minuit senectus,

et mihi forsan, tibi quod negarit,
porriget hora.

Te greges centum Siculaeque circum
mugiunt vaccae, tibi tollit hinnitum
apta quadrigis equa, te bis Afro
murice tinctae

Vestiunt lanae; mihi parva rura et
spiritum Graiae tenuem Camenae
Parca non mendax dedit et malignum
spernere vulgus.

Lib.II.Od. XVI.

[47] Quem si leges laetabor ; sin autem minus, habebunt certe quo se oblectent posteri.

[48] *Ignarosque vias mecum miseratus agrestes,*

Ingedere, et votis jam nunc assuesce vocari.

On ne diroit pas aujourd'hui à un prince ou à un grand seigneur : *Lorsque vous & moi fûmes dans un tel endroit, nous vîmes arriver telle chose* : on diroit : *Lorsque j'eus l'honneur de vous accompagner dans un tel endroit, nous vîmes arriver telle chose.*

Je ne puis m'empêcher de citer ici un trait de délicatesse françoise, qui me paroît excessif & ridicule : il ne faut pas dire : *ceci est une belle chienne madame, mais madame ceci est une belle chienne*. C'est qu'ils pensent qu'il y auroit de l'indécence à joindre le mot de *chienne* à celui de *madame*, quoique par rapport au sens ces deux mots n'eussent rien de commun.

Je conviens après tout, que ces conséquences, tirées de quelques passages détachés des anciens, peuvent paroître fausses, ou du moins très-foibles à ceux qui ne sont pas bien versés dans ces écrivains & qui ne connoissent pas le ton général de l'antiquité. Combien, par exemple, ne seroit-il pas absurde de prétendre que Virgile ne comprenoit pas la force des termes qu'il emploie, & ne savoit pas choisir les épithètes les plus convenables, parce que dans les vers suivans, où il s'adresse encore à Auguste, il a commis la faute d'attribuer aux Indiens une qualité qui semble en quelque façon tourner son héros en ridicule ?

et te, maxime Caesar,

qui nunc extremis Asiae iam victor in oris

inbellem avertis Romanis arcibus Indum.

[49] Plut, in vitâ Flamin.

[50] Tacit. Ann. Lib.III, cap.64.

[51] Dans le *Heautontimorumenos* de Térence, Clinie, revenant en ville, au-lieu d'aller faire sa cour à sa maîtresse, l'envoie chercher.

[52] Voyez les *moralistes* de Mylord Shatesbury.

[53] Tutti gli altri animai, che sono in terra, O che vivon quieti estanno in pace, O si vengono a rissa, e si fan guerra, A la femina il maschio mai non la face: L'orsa con l'orso al bosco sicura erra, La leonessa appresso il Leon giace; Con lupo vive la lupa sicura, Ne la Giuvenca ha del Torel paura.

Ariosto Canto 5.

[54] Chez les anciens le père de famille mangeoit du meilleur pain & buvoit du meilleur vin que les convives, & cette coutume dont les auteurs parlent si fréquemment ne fait guères l'éloge de la politesse de l'antiquité. V. *Juvénal*. Sat. V. *Plin*. Lib. XIV. Cap.13. *ejud*. Epist. *Lucian*. De mercede conductis, Saturnalia, &c. On aura de la peine à trouver un pays de l'Europe, où de nos jours cette coutume incivile soit en vogue.

[55] *Relation de trois Ambassades*, par le comte de Carlile.

[56] *Honour's a sacred tye, the law of kings,*

The noble mind's distinguishing perfection,

That aids and strengthens virtue when it meets her;

And imitates her actions where she is not:

It ought not to be sported with.

[57] If it be asked how we can reconcile to the foregoing principles the happiness, riches, and good police of the Chinese, who have always been governed by a monarch, and can scarcely form an idea of a free government; I would answer, that though the Chinese government be a pure monarchy, it is not, properly speaking, absolute. This proceeds from a peculiarity in the situation of that country: They have no neighbours, except the Tartars, from whom they were, in some measure, secured, at least seemed to be secured, by their famous wall, and by the great superiority of their numbers. By this means, military discipline has always been much neglected amongst them; and their standing forces are mere militia, of the worst kind; and unfit to suppress any general insurrection in countries so extremely populous. The sword, therefore, may properly be said to be always in the hands of the people, which is a sufficient restraint upon the monarch, and obliges him to lay his *mandarins* or governors of provinces under the restraint of general laws, in order to prevent those rebellions, which we learn from history to have been so frequent and dangerous in that government. Perhaps, a pure monarchy of this kind, were it fitted for defence against foreign enemies, would be the best of all governments, as having both the tranquillity attending kingly power, and the moderation and liberty of popular assemblies.